



gérard garouste

LES SAINTES ELLIPSES

chapelle saint-louis de la salpêtrière

47, boulevard de l'hôpital - 75013 paris

du mercredi 24 septembre au dimanche 2 novembre 2003
de 8h30 à 18h30

entrée libre

commande publique du ministère de la culture et de la communication
(délégation aux arts plastiques / centre national des arts pastiques)
et du festival d'automne à paris.

avec le soutien du conseil régional d'ile de france.

Les galeries Lafayette sont partenaires du programme arts plastiques *des œuvres dans la ville*

CONTACTS PRESSE :

festival d'automne à paris
rémi fort, margherita mantero assistés de maud mantelin
tél. : 01 53 45 17 13
r.fort@festival-automne.com / m.mantero@festival-automne.com

délégation aux arts plastiques
anne racine - tél. : 01 40 15 74 60
marie-christine hergott - tél. : 01 40 15 75 23
marie-christine.hergott@culture.gouv.fr

Gérard Garouste à la chapelle de la salpêtrière

répondant à l'invitation conjointe du festival d'automne et de la délégation aux arts plastiques (cnap) dans le cadre de leur partenariat commun pour la chapelle saint-Louis de la salpêtrière, le projet de Gérard Garouste rappelle combien l'artiste sait se confronter à la réalité du lieu, pour l'habiter de manière paradoxale et poétique.

qui s'intéresse à l'œuvre de Garouste mesure qu'il y a là pour lui un défi. défi quant à l'espace, sa monumentalité et sa symbolique ; défi quant à la peinture, sa fonction et sa valeur d'usage dans pareil contexte.

qui entre ici comprend que Garouste n'aborde pas l'espace qui lui est offert sans en travailler la mémoire : il est un innocent aux mains pleines.

né d'un conte écrit à sa demande par l'historien et directeur de musée belge, Laurent Busine, le dispositif proprement vertigineux que Garouste suspend, témoigne de la complexité savante de son propos et de son attachement à l'intrication constante entre un texte originel, les images et les formes qu'il suggère et le discours qu'on lui superpose.

Les saintes ellipses sont un dispositif en lévitation. Rien n'est ici livré au hasard et le langage, sous toutes ses formes, est cette fois encore à l'œuvre dans l'art de Gérard Garouste.

s'installant dans ces lieux, l'artiste ne peut que s'approprier leur histoire. Ainsi, dissèque-t-il et retourne-t-il à sa façon l'histoire de saint Louis et transfigure son élévation en une chute.

du zénith au nadir, *Les saintes ellipses* se veulent l'écho inversé du lieu qui les accueille, une projection en négatif dans laquelle chute la gloire de saint Louis.

Le sujet initial, que croise la fiction du conte écrit à cette occasion, est ici aspiré dans une forme qui, tel un entonnoir, le restitue dans une table à huit miroirs, projection de l'octogone de la coupole. La peinture est certes là, avec ses conventions, ses codes, mais aussi le langage et l'histoire : littéralement, au pied de la lettre.

Gérard Garouste n'illustre pas, il interprète. et c'est parce que tout a été dit sur la peinture qu'il entend qu'elle puisse à nouveau se mettre au service d'un sujet.

Art volontiers crypté à l'instar d'un rébus, son œuvre s'offre tels un déchiffrement et un parcours initiatique. s'y retrouvent le souci de l'histoire et aussi celui d'une forme et d'une structure qui, si elles semblent réminiscence d'un passé méconnu, sont d'abord une invite à nous demander ce que l'homme contemporain a fait de ses signes, de son savoir et de ses rêves.

dans son lyrisme et son ambition, l'œuvre de Gérard Garouste est une ample et magnifique allégorie de la connaissance et la tentative toujours rejouée, entre échec et illusion, de comprendre que l'avenir ne saurait se penser sans la compréhension du passé.

L'art de Gérard Garouste est un art du fantastique et du merveilleux. intempestif et extravagant, il fonde son propos, non sans ironie, sur le vivant des mythes. *Les saintes ellipses* en sont un exemple probant.

Le catalogue de l'exposition *Les saintes ellipses* est publié aux éditions du Regard (Paris), avec le soutien du centre national des arts plastiques et du festival d'automne à Paris.

entretien avec Gérard Garouste

propos recueillis par Hortense Lyon

cette installation fait suite à celle que vous avez réalisée en 2001, ellipse, qui se présentait sous forme d'une tente à l'intérieur de laquelle le visiteur pouvait circuler. aujourd'hui, vous suspendez une structure comme un lustre à un mètre du sol. pour un peintre, vous avez une certaine tendance à sortir de l'espace du cadre.

il y a deux raisons à cela, la première et la plus évidente étant dictée par le lieu : on ne conçoit pas un projet pour la chapelle de la salpêtrière de la même manière qu'une exposition dans un musée. je voulais que mon projet s'adapte à une architecture sacrée. j'ai cherché à la fois à réagir à cet environnement et à m'y intégrer en prenant en considération ses proportions mais aussi son histoire. la deuxième raison me tient à cœur et touche à la perception d'une forme qu'on ne peut contenir d'un seul regard. lorsqu'on est face à une installation, tout n'est pas donné d'emblée. l'appréhension de l'œuvre est lente et embrouillée, fragmentée dans l'espace et dans le temps. elle procède d'une accumulation de petits détails qui permet de se laisser pénétrer par une œuvre et d'accéder progressivement à sa logique interne. c'est la raison pour laquelle j'attache beaucoup d'importance aux premières secondes qui suivent la découverte d'une œuvre. l'œil transmet, bien avant toute forme de raisonnement, quantité d'informations non contrôlées, d'impressions immédiates dessinant un savoir approximatif où se mêlent réminiscences personnelles et mémoire collective. j'aime ce premier contact avec une œuvre qui passe nécessairement par un sentiment de désordre et de confusion.

Le titre de votre exposition n'est pas vraiment de nature à éclairer le visiteur confus.

Les saintes ellipses, comment doit-on l'entendre ?

La chapelle présente un plan centré et sa coupole repose sur un octogone de 12 mètres de diamètre. de cette figure, j'ai fait tomber huit fragments d'ellipses qui tendent vers la terre, huit toiles peintes qui s'étirent sur douze mètres et convergent vers une table centrale. traditionnellement, la coupole symbolise la voûte céleste recouvrant l'univers et l'humanité placés sous sa coupe. *Les saintes ellipses* offrent le point de vue opposé, la figure effondrée de la coupole, le mouvement par lequel le zénith rejoint le nadir et la peinture, décollée de son support, viendrait se concentrer dans le creux d'une main.

de sorte que, suivant votre logique, cette main devient la clé de voûte.

oui, et aussi la clé d'une prison ! la peinture est une prison, limitée à la main du peintre et à la surface de la toile et parce que je crois les limites nécessaires à l'expression du sens, je m'enferme dans cette prison avec l'idée d'en sortir. en choisissant ce médium, je renonce à toute idée d'originalité formelle, pour la simple raison qu'avec un pinceau, une toile et des pigments, on a déjà tout fait. aujourd'hui, dans la plupart des pratiques artistiques, la main n'a plus sa place. bien souvent l'obsession de la nouveauté occulte l'œuvre et devient une stratégie placée au seul service du formalisme : recherche stérile à mon sens et qui confine à l'idolâtrie. contrairement aux nouveaux outils de communication qui n'ont pas fini d'étendre leurs territoires, la peinture est arrivée au terme de son développement. elle a clos son histoire et s'est débarrassée des contingences de son évolution technique. fermée sur elle-même, la peinture ne laisse d'autre alternative au peintre que d'oublier le langage formel et de poser la question du sujet. ce n'est pas le moindre de ses paradoxes que de tirer sa vitalité et son originalité de son obsolescence, en ne se donnant à appréhender que dans sa finalité.

L'expression du sens nécessiterait de passer au travers d'un langage classique et de moyens banals, propres à se faire oublier. Le peintre voudrait-il disparaître ? est ce encore la raison pour laquelle vous avez fait appel à un écrivain.

c'est plutôt un moyen de jouer avec l'idée du sujet. Le texte fait fonction de trame comme une deuxième toile. depuis plusieurs années, l'écrit est devenu un support à ma peinture et son champ de recherche. je me suis successivement référé à des textes fondateurs de la littérature, *don quichotte, La divine comédie, Le pentateuque*, puis j'ai écrit moi-même un texte de quarante neuf mots pour l'installation de la fondation cartier. cette fois, je me suis adressé à un ami qui a inventé un récit dans une forme volontairement détachée du temps et des modes. ce conte s'appuie sur une symbolique très riche sur le plan iconographique et se prête aux jeux d'interprétation. j'ai lu ce texte sans rien chercher à savoir des sources et des motivations de son auteur et je me suis laissé aller à décoller du sens littéral et à suivre les méandres de l'interprétation. mais il n'y a pas de hasard... mon propos aurait été bien différent si je m'étais trouvé dans une usine, un musée ou un théâtre. L'architecture de la chapelle et surtout le personnage à qui elle est consacrée ont orienté mon interprétation et déterminé mon propos.

Au delà de ce projet particulier, je vise par cette démarche à renouer avec une histoire qui, depuis l'avènement de la photographie, a vu basculer la peinture de l'espace de la représentation à celui de l'interprétation ouvrant à l'art un champ de création inexploré. Lorsque picasso peint le portait de dora maar, la figure du modèle s'efface derrière la signature. Le sujet de l'œuvre, c'est le style. La forme emplit et comble le sens. de même quand il s'empare du thème du minotaure, le mythe est pour picasso un alibi. Le sujet est clos sur la forme. La porte est fermée sur un objet parfaitement esthétique : un cul-de-sac, aussi séduisant soit-il. Le propre de l'œuvre de picasso est à la fois de rendre impossible un "après picasso" et d'imposer un nouveau départ. ce nouveau départ consiste pour moi à expulser l'artiste du sujet de l'art en revalorisant ce qui est le principe même de

la peinture, l'interprétation, et ce de manière très explicite, au mépris de toute considération sur le bon et le mauvais goût... l'idéal serait de se débarrasser du style, une utopie bien sûr. du moins est-il possible d'en faire un caractère secondaire, une marque involontaire et non un but.

comment s'articulent le texte et l'image ?

La perception du texte n'apparaît que lorsque l'on se penche sur les miroirs. c'est par cette plongée du regard, qui reprend à son compte la dynamique introvertie des saintes ellipses, qu'apparaît le point de départ de cette installation. sans quoi l'œil ne voit qu'un immense code barre. dans le conte, le personnage principal passe son temps à marcher pour retrouver une femme : son trajet décrit la forme d'une sphère, qui entre en résonance avec la coupole, qui s'apparente au gilgoul et au cycle de la mort et de la résurrection, qui rappelle le veau d'or... c'est une histoire en boucle, dont le commencement et la fin se mordent la queue. tout s'enchaîne en associations libres, le lieu, le sujet, la peinture selon différents niveaux de lecture. La représentation du parcours de segroeg peut se lire comme celui de l'accession à la connaissance, à travers des thèmes comme la rosée, les vents, le chemin et le cercle. L'installation s'apparente à une imbrication de fictions ou un bloc d'écorce terrestre à l'intérieur duquel on peut circuler : entre les strates correspondant aux différents âges de son histoire, il y a des passages. il n'y a pas de voie unique, pas de temps linéaire mais des moments qui existent simultanément. L'histoire croise celle de Laurent busine, la mienne, l'histoire de france, les mythes. j'ai cherché notamment à confronter la symbolique alchimiste avec les orientations bibliques, à travers le choix des couleurs. c'est ainsi que j'ai mis le blanc à l'est, au sud le vert et le pourpre...

et le jaune qui est la couleur dominante ?

dans l'iconographie chrétienne, c'est l'or qui couvre les voûtes puisque qu'il est symbole du sacré. ici la dominante est le jaune car le jaune était la couleur distinctive des

traîtres, des fous et des juifs. il y a un paradoxe littéralement renversant dans cette chapelle à considérer que tant de perfection contenue dans la géométrie de la coupole côtoie un personnage aussi éloigné de toute idée d'harmonie : on lui doit notamment d'avoir fait brûler le talmud en place de grève et institué pour les juifs le port de la rouelle. puisqu'il n'en demeure pas moins que Louis IX passe pour un saint, ainsi qu'il est enseigné dans les manuels d'histoire, alors le monde bascule la tête la première et le ciel tombe en enfer. Le zénith rejoint le nadir. La figure effondrée de la coupole s'arrête à un mètre du sol à l'aplomb d'une table. A travers les miroirs qui la recouvrent, la réalité s'inverse. tout est basé sur cette orientation, à la fois retournement, chute et introversion. je pousse cette logique jusqu'au bout quitte à passer moi même pour un fou ou un bouffon anachronique. si je réalise un projet pour la chapelle saint-Louis, je ne peux ignorer ni passer sous silence les exactions de ce personnage. cette réalité m'a conduit à orienter ma lecture et mon interprétation du texte de Laurent Busine vers une critique de l'intolérance, un propos qui n'a pas d'âge... c'est même un sujet très actuel.

un peintre présente des formes. dans quelle mesure les saintes ellipses révèlent-elles leur sens ?

c'est plus une question d'état d'esprit : j'aimerais aiguïser l'appétit, transmettre le désir de l'exploration en m'appuyant sur un récit marqué par l'inachèvement. Le mot inscrit par le héros dans le sable est un blanc, un nom absent. Le nom de Gabrielle fonctionne comme un code secret, de la même manière que la valeur symbolique des mots est là pour articuler une réalité autre. Le mythe de la femme perdue et retrouvée est un scénario fondamental de l'imaginaire... chercher la femme, c'est chercher l'origine. il y a toujours une histoire dont découle l'histoire, des mots engendrés par d'autres mots, emboîtés comme des poupées russes. il faut se donner la peine d'aller voir ce qu'il y a dans ces boîtes. je me réfère parfois à la bible car, dans ce domaine, la bible est un champ de recherche en perpétuelle expansion. en véhiculant un propos

sur l'intolérance, les saintes ellipses sont une invitation à l'interprétation qui fait écho à ma propre attirance pour le plus grand des labyrinthes, le pentateuque. si je pouvais le rendre séduisant au profane, j'aurais atteint l'un de mes buts. tout comme dans la bibliothèque de Babel de la nouvelle de Borgès, les portes y ouvrent indéfiniment vers l'intérieur. il n'y a pas réellement de centre et pas d'origine fixe car chaque mot existe en fonction d'occurrences antérieures. L'histoire du héros Segroeg fait partie de la mise en scène qui, comme toutes les mises en scène, est aléatoire et évolue au fil du temps, mais le sujet, lui, ne change pas : le sujet consiste à mettre marche l'esprit pour imaginer ce qui n'est pas représenté. Libre à chacun d'en chercher l'orientation et d'y trouver une logique. D'autres combinaisons, d'autres itinéraires sont possibles qui loin de résoudre le problème n'auront de cesse que de nourrir le mystère et d'élargir le champ de la recherche.

Le fils du roi et l'écuyère

de Laurent Busine

dans les souvenirs que j'accumule depuis un siècle ou deux - la mémoire me fait défaut - voilà que le soir tombe. Le sang a coulé.

des conséquences du drame, une légende va prendre forme dont aujourd'hui encore, nous ne pouvons, ni vous, ni moi, démêler les fils imbriqués.

un soir d'été accablant, un cirque, petit, ambulante, s'était arrêté sur la place du village où vivait segroeg, fils de roi. on avait à la hâte disposé en cercle des bancs et des chaises au centre desquels un ours puissant, un chien savant et un singe obéissant avaient amusé les spectateurs puis était venue une écuyère, fort belle, qui conduisait un cheval dressé. elle avait fait exécuter à l'animal des pas, des virevoltes et quelques figures gracieuses, comme s'il dansait, qui laissèrent sur le sol des marques légères. segroeg qui, de loin, assistait au spectacle, avait senti son cœur s'embraser pour cette femme aperçue dans la lueur des flambeaux. Le matin suivant, le cirque avait disparu. segroeg sillonna la campagne pour retrouver la belle - sans succès. il entreprit des recherches plus vastes, questionna et dépêcha des émissaires dans toutes les directions ; les témoignages et les renseignements rapportés étaient souvent contradictoires : l'un disait l'avoir vue à tel endroit et, dans le même temps, un autre, ailleurs. à chaque fois qu'il obtenait une information, segroeg sellait sa monture et quittait le château pour de longs voyages dont il revenait épuisé. il tentait de retrouver la belle cavalière dans ses déplacements imprévisibles qui la menaient de plus en plus loin dans le royaume et même au-delà des frontières, sans toutefois parvenir à la rejoindre jamais. à chaque occasion, il était arrivé sur les places des villages après que le spectacle fût terminé, après que le cirque fût parti et sans que personne ne sache précisément dans quelle nouvelle direction. un jour, pour une futilité, une guerre éclata avec les états voisins.

segroeg n'avait pas revu l'écuyère et il perdit sa trace sans même avoir appris son nom.

il avait réclamé comme un dû le droit de conduire les armées afin de rétablir, disait-il, l'autorité du roi. son père s'était d'abord opposé à l'orgueilleuse demande car il craignait pour la vie de son fils et mesurait également l'étendue de son inexpérience. il avait cependant pensé par la suite que la rudesse des champs de bataille réduirait la mélancolie qui semblait hanter le garçon et avait fini par lui confier la maîtrise des combats.

il alla au nord repousser des peuples grossiers et brutaux qui s'expriment par des grognements, vivent dans les forêts, s'enduisent le corps de graisse d'ours et font déchiqueter leurs prisonniers par des molosses aux yeux rouges ; à l'est lutter contre des hordes sauvages et barbares qui communiquent en sifflant de façon stridente, ne quittent leur monture ni le jour ni la nuit, se couvrent de peaux de bêtes et clouent leurs ennemis aux portes des villes ; au sud combattre des peuplades perfides et sournoises qui parlent en imitant le bruit du vent, dorment dans les arbres, mangent des viandes avariées et empalent le long des routes les hommes dont ils s'emparent ; à l'ouest, attaquer des tribus sanguinaires et cruelles qui ne savent que hurler, construisent des abris de branchages, partagent leur existence avec les chiens et écartèlent sur les places publiques les soldats capturés. partout il porta le feu et le fer. il fit couler le sang et se montra plus impitoyable encore que ses ennemis en rendant au centuple les coups portés aux membres de son armée. il fit preuve d'une violence sans pareil ; pendant les combats, son regard ne cillait pas, ses lèvres ne se desserraient que pour donner des ordres brefs ; sa respiration était haletante. il questionnait personnellement tous ceux qu'il faisait prisonniers mais il ne retrouva pas la trace de sa belle et son âme se gonfla de tristesse. un jour, quand il eut la nausée de la boue faite de sang et de terre mêlés dans laquelle il marchait, sur laquelle il se couchait et dont l'odeur poisseuse avait envahi jusqu'à sa peau, il rentra chez lui.

cependant, tandis qu'il guerroyait, des hommes à l'intérieur du pays avaient fomenté une révolte et avaient assassiné le roi, sa famille et ses partisans. Le palais avait été rasé. La sédition avait ensuite gagné l'ensemble du territoire ; les villes, les bois et les champs avaient été incendiés. Il ne restait rien du pays ruiné. segroeg se coucha sur le seuil de ce qui avait été le château de son enfance et pleura, face contre terre. Le sol fut mouillé de ses larmes et la boue couvrit son visage. après avoir rendu la liberté à ses compagnons de combat, il déchira ses vêtements, abandonna ses armes, coupa sa belle chevelure et partit en haillons au hasard des routes en mendiant dans les pauvres villages. Les paysans, qui avaient peu pour vivre, le repoussaient avec violence aussi se nourrissait-il le plus souvent des déchets jetés aux chiens qu'il disputait âprement aux bêtes rendues féroces par la faim ; il volait dans les vergers des fruits à demi pourris qu'il arrachait au becs des corbeaux et des pies ; il rongait des racines avec les rats et partageait la fange des cochons pour dormir la nuit.

après de longues années d'errance, il arriva un matin très tôt, durant la lenteur d'un rigoureux hiver, sur la place d'un bourg inconnu s'y arrêta.

il avait connu tant de misères qu'il désirait à présent mourir, peu lui importait le lieu et la manière. il ne voulait plus endurer les douleurs de la fatigue. il posa ses vêtements dans la neige à côté de lui. il était nu sur la place et restait immobile en attendant que le froid le prenne ; il ne parlait pas. son arrivée, vite connue, attira les curieux. nul ne savait qui il était, d'où il venait et quels chemins il avait empruntés pour être au centre du village. il était maigre et portait sur tout le corps les traces d'anciennes blessures et de nouvelles, ouvertes et suintantes : des plaies et des abcès où se mêlaient la terre, la crasse, le sang et les sanies. ses défroques, à côté de lui, dégageaient une puanteur insoutenable.

Les autorités vinrent l'observer et firent couvrir sa nudité d'un drap. on l'interrogea ; il ne répondit pas ; on le crut

muet d'abord, idiot, ensuite. on le bouscula ; il ne réagit point. on le chargea de chaînes ; il se laissa faire.

il fut placé dans un cachot et le conseil de la ville délibéra sur son cas. Les savants prétendirent que c'était un sorcier sorti de la forêt, ainsi que les chroniques en mentionnent plusieurs exemples. Les prêtres voulurent y voir un démon qui aurait parcouru les campagnes, comme l'attestent quelques textes édifiants. Les bourgeois dirent que c'était un farceur qui cherchait à se faire entretenir par la communauté - ce qui s'était déjà vu. Les discussions furent longues.

dans sa prison, segroeg ne manifestait aucune impatience - on pouvait le croire prostré. Les scientifiques l'observèrent, les religieux l'interrogèrent, les notables le surveillèrent. Le soir vint sans que la question fût réglée. on jeta au jeune homme un peu de nourriture à laquelle il ne toucha point et il demeura éveillé toute la nuit.

Le matin suivant, une femme demanda l'autorisation de laver l'inconnu.

c'était une veuve qui jadis fut belle et qui avait perdu ses fils et son mari à la guerre.

après quelques discussions, on lui permit de pénétrer dans la cellule.

La femme s'approcha de lui, ôta doucement le drap qui le recouvrait et commença à faire sa toilette. elle s'y employa longtemps. elle le décrassa, lui baigna le corps, lui lava les pieds, lui nettoya les cheveux, le rasa de frais, lui coupa les ongles, le sécha dans des serviettes parfumées, enduisit ses plaies de baumes et d'onguents, le revêtit de vêtements propres.

enfin, elle le mit debout, sortit avec lui sur la place et entra dans une auberge où elle lui servit du pain et du vin ; elle le fit manger et boire. segroeg se laissa faire docilement. à la fin du repas, il lui pressa les mains ; la femme retira ses doigts des siens et s'enfuit rapidement.

habillé normalement, nul ne faisait plus attention à lui ; il sortit du village et poursuivit sa route. un peu à l'écart des habitations, à l'orée d'un bois, segroeg rencontra un pauvre

vieillard qui l'accosta en lui proposant de devenir son compagnon. segroeg accepta et, pendant des années, il conduisit les animaux aux pâturages, apprêta les repas, tissa les vêtements, hébergea les visiteurs de passage, entretint le feu, réduisit le blé en poudre, irrigua les champs, nettoya la maison et sema le jardin.

un jour de printemps, le vieillard raconta à segroeg qu'il avait entendu l'histoire d'un fils de teinturier, qui dans sa jeunesse était tombé éperdument amoureux d'une dame de la cour dont il avait entrevu un instant le visage magnifique dans les éclats d'une fête. le jeune homme avait cherché sa vie durant à donner aux draps les plus fins et aux étoffes les plus rares des couleurs nouvelles dont la réputation, espérait-il, arriverait jusqu'à celle pour qui, désormais, il vivait et il rêvait : des grenats, des ors, des outremer ; des ponceaux, des vermeils, des turquoises et, surtout, la claire lumière de ses beaux yeux. il s'était plongé dans les livres, avait lu les textes transmis par les prophètes et les saints, les lois énoncées par les physiciens, les principes des philosophes et les vers des poètes. il s'était rendu dans les cavernes où des hommes assemblés mélangent dans le feu l'argile durcie et la cire liquide en énumérant les attributs monstrueux des démons et font apparaître le blanc de la cendre; dans les montagnes où des enfants dispersent des plumes dans le vent en citant les pouvoirs secrets des archanges et obtiennent le noir du corbeau; dans les plaines où des vieillards réunis entourent de bandelettes des tumulus de terre en psalmodiant les noms des dieux anciens et connaissent le rouge du lion; dans les forêts où des femmes aspergent d'eau fraîche les arbres antiques en murmurant les prénoms tendres des nymphes et produisent le vert du dragon.

sa renommée fut grande ; il habilla les hommes et para leurs chevaux. cependant, malgré la gloire que lui apportait la connaissance exceptionnelle des couleurs secrètes, il gardait dans son cœur le regret de cette femme qui lui était inaccessible et, malgré ses efforts, il ne parvenait pas à reporter sur les tissus l'éclat et la fragilité des yeux de la belle qui hantait ses nuits.

un après-midi d'automne, quand la nature offre aux regards des variétés de teintes merveilleuses, il quitta le monde et sa gloire pour vivre isolé et méconnu de tous.

sur sa route, il entendit raconter l'histoire d'un fils de roi qui attendait qu'un fils de teinturier le visite pour connaître sa fin. il cherchait sans doute s'il se trouve une page dans l'univers où est écrite la raison de sa présence dans le monde ; peut-être se lisait-elle dans ses crimes, dans les tâches quotidiennes accomplies avec abnégation et patience ou encore dans la science de son compagnon ; peut-être se lira-t-elle, un clair matin, au détour d'un chemin quand des gouttes de son sang tomberont sur le sol. avant qu'elles ne se répandent dans la poussière et que ses yeux ne se voilent, pendant le court répit que lui laissera la mort, il pensera y lire les lettres qui composent le mot __, hélas.

j'ignore, poursuivit le vieil homme, quel texte mes pas et mes gesticulations auront imprimé sur la surface de la terre ; je n'en connais ni l'alphabet ni l'écriture mais je sais qu'ils font, partie du monde au même titre que les comètes qui traversent le ciel, les dieux qui nous harassent de leurs lois, les bêtes et les bestioles qui habitent la terre.

le hasard, le créateur - qui sait ?- initie les lois du monde au fur et à mesure que nous les façonnons dans nos vies singulières. la ligne du destin est, dit-on, inscrite dans le creux de la main mais tous nous écrivons l'univers depuis le jour de notre naissance jusqu'à la nuit de notre sommeil; cependant nous ne savons pas lire.

le fils du roi quitta le fils du teinturier et marcha jusqu'au moment où le désert immense se détachait à l'horizon. il ne franchit pas les limites du désert insondable mais s'arrêta à sa lisière où se mêlent la terre fertile et le sable stérile, à l'endroit indéfinissable où les vents capricieux défont les dunes fuyantes et creusent les dures montagnes.

il dort face contre terre. au moment où le jour oscille entre l'obscurité et la lumière, entre la froidure cruelle et la chaleur insoutenable, l'humidité de la nuit, mêlée à la

poussière du chemin avait fait sur son visage un masque de boue et il se réveilla.

il vit la rosée éphémère qui par nature n'appartient qu'à l'éternel quand il trace pour les hommes la raison de leur présence sur terre et l'eau qui s'était déposée sur des herbes sèches alignées dans la caillasse.

segroeg mit du temps à reconnaître que les gouttelettes formaient des lettres et que ces signes étaient semblables aux neuf pas de danse que le cheval, conduit par la gracieuse cavalière, avait dessinés, un soir d'été, sur la place de son village.

La rosée écrivait le nom de la belle écuyère, dont le souvenir radieux ne l'avait jamais quitté quand il parcourait le vaste monde.

il comprit que ce serait son dernier matin ; le sang coula.

Les Gouttes Alignées Brillaient, Rayonnaient Intensément et Lui Lisait l'écriture.

Gérard Garouste

Biographie

Gérard Garouste naît à Paris, le 10 mars 1946. enfance solitaire en Bourgogne. études au collège du Moncel, à Jouy-en-Josas. école nationale supérieure des Beaux-Arts, atelier Singier. découvre Marcel Duchamp qui le fascine. en 1969, première exposition personnelle galerie Zunini, à Paris, « Dessins monumentaux », et participe au salon de mai en 1970. en 1977, écrit et interprète avec deux comédiens, dans le cadre du festival Trans-Théâtre au Palace, *Le classique et l'Indien*, dont il exécute également les décors, et ceux de Jacky Parady, de Jean-Michel Ribes, au théâtre de la ville, en 1978. deuxième exposition personnelle galerie Travers, à Paris, « comédie policière », préface de Bernard Blistène, février-mars 1979. présente en novembre, au studio d'arte Canaviello, à Milan, la règle du « je ». « entre-temps, je n'ai fait que chercher la peinture », dit Garouste.

en 1979-1982, réalise des scénographies pour le Palace, dont il décore de fresques le restaurant « Le privilège ». en 1980, expose « cerbère et le masque » ou « la neuvième combinaison » galerie Liliane et Michel Durand-Dessert. invité à différentes expositions collectives. Le Palazzo Ducezio, à Noto, présente « Gérard Garouste. études 1974-1981 ». en 1982, Garouste présente successivement « Dall'enigma del canis major », texte de Demetrio Paperoni, au Museo Civico d'arte contemporanea à Gibellina, et « canis major, l'Indien héroïque ou idiot », galerie Durand-Dessert (de mars à juin).

il est le seul artiste français invité au zeitgeist Martin-Gropius Bau, à Berlin.

en février-mars 1982, il participe à « statements one » sélection de vingt et un artistes français à New York. son exposition à la Holly Solomon Gallery connaît un succès fulgurant, les marchands Enzo Sperone et Leo Castelli lui proposent une exposition qui a lieu en février 1983 à New York. Le catalogue est préfacé par Bernard Blistène. en quelques mois Garouste est devenu célèbre, il est invité à plusieurs expositions collectives en France ou à l'étranger et

reçoit la commande d'une sainte Thérèse d'Avila par le comité national d'art sacré, pour l'exposition « sainte Thérèse d'Avila dans l'art contemporain » au musée du Luxembourg, à Paris. Il exécute des peintures pour le plafond et des frises pour la chambre de la « première dame de France » à l'Élysée.

En 1984, Gérard et Elizabeth Garouste s'installent à Marcilly-sur-Eure. Garouste fait trois expositions personnelles, galerie Hans Strelow, Düsseldorf ; galerie Cleto Polcina, à Rome ; et, en novembre-décembre, galerie Durand-Dessert, à Paris, où il présente un ensemble de natures mortes, « nature contre nature ». Il participe à plusieurs expositions collectives, au musée national d'art moderne, à Paris (« Alibis »), et à la Biennale de Venise (« L'art et son miroir »). Gérard-Georges Lemaire présente l'exposition « La cinquième saison » au musée de Bourbon-Lancy, et participe avec Bernard Blistène et Catherine Strasser à l'ouvrage *Gérard Garouste, Le classique et l'indien*, et avec Carmine Benincasa à la monographie publiée à Rome par Cleto Polcina. En 1984, le ministère de la Culture commande à Garouste un groupe en bronze, *Le défi du soleil*, destiné aux jardins du palais-royal, à Paris. Il n'a pas encore à ce jour reçu d'emplacement.

En 1985, deuxième exposition personnelle Leo Castelli Gallery à New York. Garouste participe à différentes expositions à l'étranger et présente, à la nouvelle Biennale de Paris, plusieurs toiles qui provoquent des mouvements hostiles. En mai-juillet 1986, « Le débat du cœur et du corps », suite de dessins inspirés de Villon, est présentée galerie Durand-Dessert. Garouste, dont les œuvres figurent dans plusieurs expositions à l'étranger, est l'un des huit artistes réunis par Bernard Lamarche-Vadel au centre régional d'art contemporain de Labège-Innopole, près de Toulouse (« Qu'est-ce que l'art français ? »). Il fait également partie des « 40 peintres de 40 ans de 40 pays », exposition itinérante de l'Unesco. En 1987, le musée des Beaux-Arts de Reims l'invite à l'exposition « vis-à-vis » où il expose sa première indienne. En septembre-octobre, la galerie Durand-Dessert présente

« Hors du calme », ensemble de toiles inspirées par la Divine Comédie de Dante.

De décembre 1987 à février 1988, le CAPC/musée de Bordeaux confronte Indiennes et peintures avec des textes de Jacqueline Risset et Remo Guidieri. Les Indiennes sont présentées en janvier-mars 1988 au palais des Beaux-Arts de Charleroi (texte de Laurent Busine). Troisième exposition personnelle chez Leo Castelli, à New York. En septembre-novembre 1988, les Galeries Contemporaines du Centre Pompidou présentent une importante rétrospective de Garouste (textes de Jean-Hubert Martin, Bernard Blistène, Remo Guidieri, et un entretien avec Jacinto Lageira), l'exposition est ensuite présentée au Stedelijk Museum d'Amsterdam et à la Kunsthalle de Düsseldorf, en 1989. La galerie Rudolf Zwirner, à Cologne, expose les peintures et gouaches inspirées par la Bible. Garouste exécute le rideau de scène du théâtre du Châtelet, à Paris.

En 1990, rétrospectives au Santa Monica Museum, à Los Angeles, et au Touko Museum of Contemporary Art, à Tokyo. Parution de la première monographie importante sur Garouste, par Pierre Cabanne, aux éditions de la Différence. En 1991, nombreuses expositions à l'étranger. La Kunstverein de Hanovre présente ses œuvres récentes. Avec l'éducateur Christian Gotti, Garouste fonde « La Source », installée près de Verneuil-sur-Avre, à La Guéroulde, afin de venir en aide aux enfants défavorisés. Séjour à Jérusalem avec Elizabeth en 1992, et en Inde en 1993.

De février à avril 1994, la galerie Durand-Dessert présente ses gouaches et Indiennes, et ses œuvres récentes font l'objet d'expositions au musée Mandet de Riom et à la Maison des Arts de Laon. Garouste participe à plusieurs expositions collectives, dont « Art français 1970-1993 » à la Galleria d'Arte Moderna à Bologne. Au titre du 1 %, il réalise un ensemble monumental de céramiques et de sculptures sur le thème des droits de l'homme pour le nouveau palais de justice de Lyon. En 1995, il entreprend une Vierge à l'enfant, une Crucifixion et différentes pièces liturgiques pour la nouvelle cathédrale d'Évry. Avec le maître verrier Pierre-Alain Parot,

il exécute les quarante-six vitraux de l'église de la nativité-de-marie à talant, près de dijon. L'année suivante, il reçoit la commande d'une grande décoration, peinture et fer forgé, pour la bibliothèque nationale de france, « La rosée. hommage à cervantès ». aux éditions fall, anne dagbert publie un livre sur garouste. ses participations à des expositions collectives en france et à l'étranger sont de plus en plus nombreuses, dont « passions privées » au musée d'art moderne de la ville de paris, et « made in france » au centre georges-pompidou. de décembre 1996 à février 1997, la galerie durand-dessert présente un ensemble de peintures et de gouaches.

en 1998, de mars à juin, « l'installation drolatique » La dive bacbuc, d'après rabelais, occupe la fondation d'entreprise coprim, à paris. peintures et gravures à l'artothèque jacques-duhamel, à vitre, et à la galerie de l'ancien collègue, à châtellerauld, puis est présentée à new york dans le cadre de l'exposition « premises » organisée par le guggenheim museum. Gérard garouste réalise 150 gouaches pour illustrer le don quichotte de cervantès publié par les éditions diane de selliers en septembre 1998. ces gouaches sont exposées au musée d'ixelles d'octobre 1998 à janvier 1999. à la galerie durand-dessert, « quixote apocrifo » est présenté de février à avril 1999, puis au rectangle à lyon du 20 mai au 29 août 1999. garouste illustre la haggadah de la pâque, ouvrage rituel juif, et exécute le plafond du foyer du théâtre royal de namur.

en janvier 2000, nouveau séjour en inde avec elizabeth. en février, le musée national du château de compiègne expose « don quichotte, correspondances coypel, natoire [tapisseries], garouste (peintures et gouaches) ».

en avril, dans la salle des mariages de l'hôtel de ville de mons, Gérard garouste développe une frise qui s'inspire directement du thème de saint georges et le dragon.



32^e édition

des œuvres dans la ville

programme arts plastiques du festival d'automne à paris

gérard garouste

Les saintes ellipses
chapelle saint-louis de la salpêtrière
24 septembre au 2 novembre

melik ohanian

freezing film
gare de Lyon - salle méditerranée
25 septembre au 5 novembre

chen zhen

jue chang - dancing body / drumming mind
palais de tokyo
1er octobre 2003 au 18 janvier 2004

diagnostic table, balai-serpillière, berceau, cocon du vide,
la lumière innocente, lavage, massage
espace topographie de l'art
26 septembre au 1er novembre

rineke dijstra

the buzzclub, Liverpool, UK / mystery world, zaandam, NL
euro asce, passage du désir
15 octobre au 15 novembre

défilé d'art

Inez van Lamsweerde, vanessa beecroft, natacha Lesueur,
marie-ange guillemot, claude closky
galerie des galeries Lafayette
24 septembre au 15 octobre

christian boltanski

jean kalman
franck krawczyk
o mensch !
point P, quai de valmy
22 au 25 octobre

du zhenjun

etre humain trop lourd
la gaité lyrique
7 au 25 novembre

thierry kuntzel

The waves (les vagues)
agnès b., rue dieu
21 octobre au 21 novembre

service de presse festival d'automne à paris : rémi fort et margherita mantero, assistés de maud mantelin

tél : 01 53 45 17 13 - fax : 01 53 45 17 01 e-mail : r.fort@festival-automne.com - m.mantero@festival-automne.com

